

## Marc Strauss

### Reliefs \*

Je remercie les organisateurs de m'avoir offert de participer à cette lecture d'un texte de Lacan qui m'avait échappé – et qui après lecture m'échappe encore pour beaucoup...

C'est un texte difficile, dense, plus ligne Maginot que menuet versillais, nous sommes très loin de *Télévision*. Que veut-il y dire, y faire entendre ?

Il commence, nous l'avons vu la dernière fois avec Françoise Josselin et Marie-José Latour, par dire ce que vaut l'aune du sens, à savoir la fuite, le trou, l'impossible juste mesure. Et en effet, on peut toujours se demander ce qu'un dit quelconque, genre « Voulez-vous bien me passer le sel ? », veut vraiment dire. Pourquoi je dis ça, pourquoi il ou elle me dit ça, c'est sans fin, infini donc, ce qui n'empêche pas cet infini d'être chiffrable, comme l'a montré Cantor.

Ainsi, Lacan nous apprend que le signifiant s'insère sur le trou du sens et le recouvre, pour le reproduire. La dimension du trou ne trouvera donc son terme dans celle du sens. Et le relief de chaque opération, l'une active, celle qui donne sens, et l'autre subie, celle du trou qui toujours s'impose, reste distinct ; pas moyen de les homogénéiser, de les unifier. Insistons rapidement sur l'équivoque du terme de relief. Il désigne le rebut, comme les reliefs des funérailles qui ont été servis au mariage, nous connaissons l'histoire ; il désigne aussi le relief qui fait saillie sur une surface. Le terme bienvenu de saillie n'est pas de moi, mais du Robert. Et Lacan nous précise que l'analyste se définit de l'expérience de cette distinction entre ces deux opérations, rien de moins. Peut-être pouvons-nous traduire cette distinction comme  $a$  d'un côté, moins  $\phi$  de l'autre.

Cela dit, le signifiant et le trou ne se distinguent pas si facilement puisque le trou est lui-même un effet du signifiant... Comment se répartissent-ils alors, l'un du trou dans tout son indicible, avec éventuellement son *quantum* d'angoisse, et l'un du signifiant, maître du sens, S1, disons-nous plus

prosaïquement. De plus, comment se distinguent un S1 et un S2, ce dernier nécessaire pour donner son sens au premier ? Justement, nous dit la *linguistique* lacanienne, rien ne les distingue, sinon leur place l'un par rapport à l'autre, leur place dans le discours. Car n'importe quel signifiant peut occuper une place aussi bien que l'autre, même le signifiant le plus banal. On voit le côté infiniment démocratique de la théorie du signifiant avec son trou.

Mais quand même, l'univers, non tel qu'il s'imagine mais tel qu'il s'écrit pour le parlêtre, cet univers qui se réduit à quatre lettres, S1, S2, \$ et *a*, à un ordre, un ordre de discours. Comment, dans l'interchangeabilité des signifiants, se construit cet ordre de discours, d'autant qu'il y en a quatre aussi, comme les lettres ? Comment se structurent-ils et quel commerce entretiennent-ils entre eux, un commerce obligé puisqu'ils empruntent à la même source ?

Mais d'abord, s'il n'y a pas de sens commun entre deux signifiants sinon le trou qui les sépare, comment s'accordent-ils sur le fait qu'un signe est signe de ce trou, et sur le fait qu'une profération vocale est un signifiant ? Et nos deux signifiants séparés par leur trou, comment se choisissent-ils ? Ils peuvent sembler s'apparier par l'opposition de leur sens, comme la lumière et les ténèbres par exemple, mais si leur distinction ne relève pas du sens, d'où vient-elle sinon du dire, un dire qui unit et tranche du seul fait de son existence. Ainsi, théorie généralisée de l'opposition signifiante, chaque signifiant se distingue en s'opposant non à un mais à tous les autres, chacun étant à tour de rôle pris comme autre. Ici, c'est plutôt le snobisme du signifiant : « Je n'ai rien à voir avec vous, nous ne sommes pas du même monde. »

Le terme de snobisme n'est pas si mal venu que ça, puisque le monde dont il s'agit est celui du paraître, le *par-être*, le souci principal du parlêtre ; en tout cas le croit-il, veut-il croire et faire croire ; une croyance dont le masque s'évapore sur le divan du psychanalyste et qui dévoile la misère de l'objet ; même en enlevant le pathos, c'est le terme juste.

La misère de l'objet est en effet de départ. Il est ce rebut qui signe le pacte entre deux parlants, les unit en les séparant. Quelle meilleure preuve pour faire signe de ce pacte et le sanctifier que l'élection, pour ne pas dire l'érection, d'un objet sans valeur, sans autre valeur que lui-même, le résidu d'une valeur d'usage démonétisée, un tesson de bouteille par exemple, comme nous le rappelait Lacan ?

Mais, une fois de plus, qu'est-ce qui décide que tel tesson de bouteille, telle modulation de la voix dans telle tessiture est le signe de la soumission partagée à l'ordre signifiant ? D'autant qu'une fois adopté, on peut bien sûr rompre le pacte, sans quoi ce n'en est pas un.

Peut-être cela a-t-il quelque chose à voir avec le sexe ? Non pas avec le sexe tout habillé de sens, celui actif qui se chiffre dans le *par-être* du fantasme et se teste en général dans un lit, dit de plein emploi par Lacan, par opposition probablement au divan, mais avec celui qui s'avère du déchiffrement de la substance signifiante qui ordonne rêves, lapsus et mots d'esprit. Je rappelle en passant que l'opposition entre activité et passivité était la façon ultime pour Freud de distinguer les sexes. Tout en reconnaissant la légèreté de cette définition, il ne cédait pas sur l'existence de la différence. Le sexe qui compte est celui qui est subi, traumatique, qui continue à faire énigme et dont nul ne sait à quel signifiant l'opposer, le raccorder ; c'est le sexe qu'il n'est pas possible de rapporter à autre chose qu'à lui-même, pour lequel il n'y a pas d'interlocuteur compatible, dont aucun signe n'inscrit le rapport.

Alors, pourquoi Lacan comprend-il que ce soit à bon droit qu'est exigé qu'un signe en réponde ? Comment en effet se pourrait-il que quelque chose qui se chiffre, comme le démontre son déchiffrement, n'existe pas ?

Étrange empathie de Lacan... Je ne suis pas sûr d'en avoir saisi la portée, mais l'exigence évoquée résonne pour moi avec le caprice infantile, sur le mode « J'ai bien le droit ! » ou « Pourquoi pas moi ? », résonne aussi avec la quête névrotique obstinée, voire avec les emballements collectifs et leur côté rageur. Autre question : y a-t-il un rapport entre ce bon droit et le bon sens de la suite du texte, qui renvoie implicitement à Descartes, comme le démontre le fait qu'il en complète la référence par la critique allemande, Kant donc ?

Une question encore : quel lien y a-t-il entre le trou du sexe et le trou du signifiant, pour ne pas dire le réel du sexe et le réel du signifiant ?

Nous avons déjà évoqué la place du trou comme troisième élément entre deux signifiants. Cela se dessine plus facilement qu'un mouton, par le signe de l'ensemble vide, le petit zéro barré. Mais qu'est-ce qui en est le signe, un signe qui doit nécessairement être différent de celui du signifiant, qui est, nous l'avons vu la dernière fois, la substituabilité ? Serait-ce que ce signe n'est pas substituable, mais fixe, isolé, comme un symptôme par exemple ? Il nous a été aussi rappelé la dernière fois le « c'est du signe que je suis averti », de Lacan. Faut-il l'entendre comme « c'est du signe qui manque que je suis averti » ? Pourtant, le symptôme n'est pas en médecine ce qui manque, et il vaut mieux les distinguer si on veut soigner correctement. La psychanalyse a quand même pris son départ de la médecine, avec le symptôme de conversion hystérique, ce symptôme médical qui échappe à sa science et qui a dévoilé à Freud son lien avec le sexe.

Si nous considérons le signifiant à partir non de deux qui s'opposent mais de trois, les deux qui s'articulent et le troisième qui fait trou, lequel des trois fait fonction de signe, lequel tient le rôle d'exception, non substituable par rapport aux deux autres ?

La réponse est peut-être dans la suite du texte, la théorie des nombres, qu'il ne nous appartient pas, Dieu merci, de commenter. Alors, en attendant, une petite anecdote que cette question me rappelle. Tout le monde connaît Stanislas Dehaene, dont on dit beaucoup de mal depuis un certain temps. Il se trouve que je l'ai rencontré dans un contexte où je pouvais assez familièrement parler avec lui. Et puisqu'il ne fait pas mystère d'en savoir un bout sur le langage chez l'enfant, je me suis permis de lui demander comment, dans l'océan de phonèmes où j'imagine un enfant plongé dès sa naissance, peut-être comme nous le sommes quand nous entendons une langue étrangère avec laquelle nous n'avons aucune racine commune, comment donc l'enfant distingue-t-il les mots les uns des autres ? Il a réagi avec une certaine vivacité : « Intéressante question ! », ce qui laissait entendre qu'il ne se l'était pas encore posée. Il a pris le temps de la réflexion avant de répondre : « C'est très probablement par des triplés de phonèmes et leur répétition. » Une hypothèse qui m'a enchanté, mais j'ai pensé inutile de lui faire un cours sur le nombre trois chez Lacan et l'importance qu'il lui donne dans la constitution subjective.

Mais j'empiète sur la suite du texte où « le chiffre fonde l'ordre du signe » que commenteront nos amis Patricia Dahan et Sidi Askofaré le 15 décembre prochain. L'actualité de notre milieu m'encouragerait à conclure par une injonction aux résonnances desquelles vous serez sensibles : « Psychanalystes, encore un effort pour être snobs ! » Parce que, franchement, bavarder avec les neuroscientifiques en espérant un dialogue, voire une reconnaissance de notre discours de leur part, n'est rien d'autre qu'une perte de temps. Aucun psychanalyste ne peut l'ignorer, s'il prend Lacan pour argent comptant.

---

\*<sup>↑</sup> Intervention au séminaire École 2022-2023, « Jacques Lacan, "Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des *Écrits*" » (dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 553-559), à Paris, le 17 novembre 2022.